

Prélude

Histoires d'hommes et d'eaux

SOR PAOLO ET SORA MARIA

Sor Paolo et Sora Maria, couple retraité âgé de près de 70 ans, ont investi toutes leurs économies il y a 20 ans dans l'achat d'une parcelle de terre située dans une boucle de l'Aniene, à Lunghezza, près de Rome. C'était un lieu idéal pour la pêche, passe-temps préféré de Paolo. Dix ans plus tard, ils commencent à construire une maison sur leur parcelle. Une fois à la retraite, le couple quitte Rome pour s'installer à Lunghezza.

En novembre 1999, de fortes pluies s'abattirent sur l'Apennin et provoquèrent de légères inondations dans la vallée de l'Aniene. Début décembre, le barrage du cours supérieur du fleuve dut être ouvert pour libérer les eaux du bassin hydroélectrique de San Cosimato. L'accroissement soudain du débit des eaux se révéla trop important pour les rives en aval. Des milliers d'hectares de terre arable, dont la propriété de Paolo, furent submergés. Grâce à l'efficacité des services d'urgence, il n'y eut ni blessés, ni pertes de bétail. Les assurances couvrirent les dégâts matériels et le gouvernement régional accorda une modeste subvention.

Toutefois, depuis l'inondation de 1999, Paolo et Maria ne se sentent plus en sécurité chez eux. Sor Paolo part toujours pêcher de bonne heure le matin, mais il n'y a plus de poisson dans l'Aniene et il passe des heures tout simplement à regarder l'eau de la rivière, où flottent de gros morceaux de mousse et dont la surface est parfois recouverte d'une pellicule grasse. Sor Paolo sait que cette pollution provient de la zone industrielle de Tivoli, à environ 6 kilomètres en amont de sa propriété; les autorités de santé publique ont averti les agriculteurs de Lunghezza de ne plus utiliser l'eau de la rivière pour irriguer les cultures et abreuver le bétail. Sor Paolo devra probablement faire creuser un puits s'il veut se procurer de l'eau non polluée pour arroser ses légumes et ses fleurs. Il s'agit d'un travail coûteux et cette dépense ne lui semble pas juste, alors que l'Aniene est si proche.

DON BELISARIO

Le petit canyon boisé où vivent don Belisario et sa famille contraste fortement avec le paysage aride des collines qui entourent la ville de Jocotàn, à l'est du Guatemala. Tous les matins, don Belisario remercie la Vierge d'Ocopa de ne pas avoir déboisé sa parcelle comme l'ont fait ses voisins. Un atelier sur l'agroforesterie lui a appris que les arbres empêchent l'assèchement du ruisseau qui parcourt le canyon. Cette eau est indispensable au travail de don Belisario: elle lui permet d'arroser les arbustes fruitiers greffés qu'il vend à d'autres agriculteurs ainsi que la pépinière forestière de la municipalité dont il s'occupe. L'eau du ruisseau sert également à la fabrication de poteries dont se chargent les femmes de la famille.

Ces activités ne suffisent cependant pas à compléter les revenus du ménage; durant la saison des pluies, don Belisario doit louer 1,5 hectare sur le flanc de la colline, afin d'y cultiver du maïs et des haricots qui seront consommés par la famille. Au cours de ces 20 dernières années, il est devenu de plus en plus difficile de pratiquer l'agriculture sur pente à Jocotàn. Les maigres récoltes et les rendements médiocres sont attribuables à de nombreux facteurs: le nombre d'habitants a dépassé la capacité de charge agricole des collines; les terres des ménages ont été morcelées à la suite de successions et le déboisement s'est intensifié, provoquant un accroissement du ruissellement. De surcroît, en raison du changement climatique, il est de plus en plus difficile de prévoir les pluies. Les conséquences de la dégradation de l'environnement se constatent clairement sur les moyens de subsistance des habitants de Jocotàn: tous les ans, l'insuffisance des récoltes ou la faiblesse des rendements condamnent des centaines de familles de

campesinos à la pauvreté et à l'insécurité alimentaire. Pour faire face à la sécheresse, les paysans cultivent du sorgho au lieu du maïs. Certains novateurs ont adopté les nouvelles techniques agricoles recommandées par les vulgarisateurs. Des cultures à haut rendement et des semences hybrides de maïs et de haricots, résistant à la sécheresse mais nécessitant l'application de pesticides et d'engrais chimiques à prix élevés, ont également été introduites. Des parcelles de démonstration d'aménagement des sols, de récupération de l'eau et de plantations agroforestières ont été établies, mais exigent trop de main d'œuvre pour la plupart des ménages. Les familles ne pouvant vivre exclusivement de l'agriculture, presque tous les hommes migrent à la recherche d'un emploi saisonnier dans les plantations bananières et les grands élevages de la côte. D'autres partent travailler en ville, souvent avec l'intention d'atteindre le Mexique et les États-Unis.

Jusqu'à maintenant, l'emploi de don Belisario à la pépinière forestière l'a aidé à éviter cette situation, mais pendant combien de temps encore y aura-t-il de l'eau dans le ruisseau? Don Belisario se souvient qu'en 2000, cinq minutes lui suffisaient pour remplir son arrosoir à la source principale; aujourd'hui, il lui en faut dix. Il se souvient également que la source s'est tarie pendant plusieurs jours l'an dernier et qu'il a perdu plus de 200 jeunes plants de manguiers. Depuis lors, chaque dimanche, don Belisario prie les saints de ne pas laisser la source s'assécher.

CHAPAJI

Chapaji est l'homme le plus riche du Bhusunde Bazar, village rural dans les moyennes montagnes du Népal. Il est le propriétaire du plus grand magasin de la ville et l'intermédiaire principal pour la vallée du Bhusunde Kholā. Il ne peut toutefois oublier qu'il doit sa richesse et son pouvoir aux 8 hectares de rizières en terrasse qu'il a hérités de son père. Il s'agit là d'une vaste superficie pour les habitants des moyennes montagnes du Népal, dont la majorité possèdent moins d'un hectare de terre non irriguée. Les terrasses de Chapaji sont très bien placées: elles sont assez élevées pour être protégées des inondations du Bhusunde durant la saison des pluies, et suffisamment basses pour être irriguées en permanence par plusieurs sources locales, même durant la saison sèche. Ces terres donnent deux récoltes abondantes par an.

Au début, Chapaji prêtait ses excédents de riz à des familles vivant en amont qui manquaient de terres ou d'eau pluviale, et ne pouvaient donc subvenir à leurs besoins. Il loue aujourd'hui ses parcelles à des métayers car l'agriculture ne représente plus pour lui qu'une activité secondaire. Chapaji est cependant toujours attaché à sa terre et très préoccupé par les problèmes d'entretien que lui signalent les métayers. Depuis les 10 dernières années, le système hydraulique complexe qui permet à l'eau de s'écouler lentement d'une terrasse à l'autre, évitant à la fois la stagnation et la vidange, exige un entretien de plus en plus fréquent. Pendant les fortes averses de la mousson, un énorme volume d'eau de pluie mêlée à des sédiments et à des pierres brise les fragiles buttes de terre et emporte les digues de bambou et de bois. Ces structures légères sont très efficaces pour réguler le courant lorsqu'il est faible, mais ne peuvent résister à la violence de l'eau ruisselant des montagnes. Les métayers sont inquiets car la récolte de la saison des pluies s'annonce faible et les travaux d'entretien, importants. Ils ont donc demandé à Chapaji de revoir les termes de leurs contrats, ce qui le laisse penser qu'ils abandonneront le travail s'il ne tient pas compte de leurs revendications.

Alors qu'il tente de trouver les moyens de répondre à leur demande sans perdre une trop grande partie de son profit, Chapaji maugrée contre les habitants des villages des montagnes pour avoir étendu progressivement les terres agricoles et les pâturages dans la zone forestière qui, depuis des siècles, protégeait ses terrasses contre les eaux de ruissellement et les éboulements de terrain. Il est furieux contre les populations des communautés en amont qui, d'après lui, ne sont capables que de faire des enfants qu'ils ne peuvent nourrir et d'abattre des arbres sacrés pour obtenir du bois de chauffe et du fourrage. D'après lui, ces gens ne comprennent pas que les dieux ont créé la forêt pour protéger les propriétés et la vie de ceux qui ont un karma riche et prospère. Ces misérables n'ont aucun droit d'interférer avec le dessein divin et il faudrait les empêcher de continuer à nuire. Chapaji décide de rendre visite à ses amis au siège de la préfecture pour envisager les mesures à prendre.